

SERVICE COMPRIS

NICOLAS LERAM



Nicolas Leram

Service compris

© Nicolas Leram, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9697-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

J'avance lentement, comme si quelque événement de dernière minute pouvait encore tout changer, avant que j'entre dans la caserne. La voie est étroite, pavée, rébarbative, et mène à l'imposante Porte Royale de la Citadelle de Lille.

— Nicolas, attends-moi ! crie Jean-Marc.

Je stoppe et me retourne. Sophie, sa future épouse, l'a véhiculé jusqu'au parking et me fait un petit signe amical auquel je réponds. Je les regarde s'embrasser une dernière fois et j'envie mon pote car je ne peux pas serrer dans mes bras Émilie, ma copine, qui est partie en Angleterre poursuivre ses études.

Il presse le pas et ne tarde pas à me rattraper.

Mais alors qu'il parvient à ma hauteur, il fait volte-face et déclare :

— Oh puis non, j'y vais pas...

Il fait quelques pas, puis fait à nouveau demi-tour et me rejoint, avant de lancer :

— Mais qu'est-ce que nous avons fait de mal pour nous retrouver là ?

Sa candeur, totalement feinte, est si crédible que c'en est presque émouvant...

— Fallait y mettre du tien, mon gars... Après tout, il te suffisait d'être infirme pour échapper au service !

— Ouais, je sais. Mais tu connais Sophie, elle l'aurait mal pris, marmonne-t-il.

Nous arrêtons là ce piteux échange de plaisanteries, le cœur n'y est pas. Le fait est que, faute d'avoir un proche mort pour la France, d'être soutien de famille ou pupille de la nation, nous n'avions pas le choix : la seule échappatoire était l'objection de conscience, d'une durée dissuasive. Une année loin d'Émilie allait déjà être difficile, alors deux...

Comme pour tous les sursitaires, un « report spécial d'incorporation » nous a permis de terminer nos études dans l'école d'ingénieurs où Jean-Marc et moi nous sommes rencontrés et avons constaté que, bien que différents sur de nombreux points, nous jouissions d'une complicité spontanée dans la plupart de nos activités, y compris les moins sérieuses.

— Tu sais, reprend-il, j'ai eu une petite bouffée d'espoir en mai, quand Giscard d'Estaing a été élu. Je me suis dit : puisqu'il a accordé une amnistie à des types reconnus coupables, pourquoi pas à des innocents comme nous ?

— Mmm...

— Et puis j'ai reçu la convocation au service national.

— Ouais, moi aussi.

Voilà comment, en ce beau mois d'octobre 1974, nous faisons partie des conscrits qui débutent leur année sous les drapeaux. La plupart ont une vingtaine d'années ou un peu moins. Nous avons quelques années de plus, comme tous les sursitaires.

*

Alors que nous passons le poste de garde, des bidasses en treillis nous regardent passer, l'œil vide. L'idée que dans quelques heures nous leur ressemblerons n'a rien d'enthousiasmant.

Une fois franchie l'épaisse muraille, nous découvrons le cœur de la citadelle, formé d'une vingtaine de bâtiments massifs, organisés autour d'une grande cour pentagonale.

S'ensuivent des formalités, vérifications et contrôles en tous genres, avant de passer chez les coiffeurs pour la coupe réglementaire à la tondeuse, puis chez le fourrier qui nous remet vêtements et équipements militaires. Tout cela prend un temps fou et laisse place à de nombreux moments de totale inactivité.

— Comment tu t'appelles ? me demande un gars nerveux, avec une petite moustache en piteux état.

— Leram. Et toi ?

— Non, ton prénom ?

— Ah : Nicolas.

— Et ton pote ?

— Jean-Marc Rossi. Et toi ?

— Pidaul.

— C'est ton prénom ?

— Non, c'est mon nom, je n'aime pas mon prénom.

— Ah, ok...

À sa suite d'autres gus se présentent : Colineau, un garçon à l'allure fragile, derrière des lunettes rondes ; Pugliese, un blondinet qui semble arborer en permanence un gentil sourire ; Froissart, un type grand, très sec et de toute évidence de mauvaise humeur ; Jean-Jacques dont je n'ai pas compris le nom de famille et qui semble un peu perdu ; et un dénommé Marcoule, qui tient à faire savoir à tout le monde qu'il est professeur agrégé de français-latin-grec.

— J'ai l'impression qu'une bonne moitié d'entre eux sont des sursitaires, me glisse Jean-Marc. On pourra jouer au tarot, c'est déjà ça...

*

Nous sortons de ce premier circuit dûment uniformisés – même coupe de cheveux, même treillis, même béret, mêmes rangers – et sommes placés sous l'aimable autorité d'un sergent qui, sans que nous sachions pourquoi, semble nourrir quelque rancune à notre égard. Je sens que nous allons passer une excellente journée...

— On devrait peut-être lui sourire ? souffle Jean-Marc, simulant à merveille la naïveté.

Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée...

De toute façon, il est trop tard pour le faire, car il se met à crier de façon indistincte. Comme nous ne le comprenons pas, nous restons immobiles, en rang d'oignon. Il semble attendre quelque chose, mais quoi ? Nous sommes dans l'expectative, pendant que son visage fermé passe et repasse devant nos yeux.

Tout à coup il se décide :

— Nettoyage des douches ! Allez, hop ! Et je veux que ce soit nickel ! lâche-t-il les mâchoires serrées.

Ah, ça au moins c'est clair. C'est curieux, mais il semble que le sergent articule mieux lorsqu'il est en colère.

— Doit avoir les articulations hyperlaxes, marmonne le grand Froissart, d'un ton moqueur. Quand il est en pétard, il contracte les masséters et ça améliore sa diction.

— Masséter ? Tu t'y connais en anatomie ? demandé-je à voix basse.

— Ben oui : je suis médecin.

— Tout s'explique...

Nous courrons vers les sanitaires.

— Nickel ! hurle à nouveau le sous-officier revêche.

Mon regard croise celui de Jean-Marc et je sais ce qu'il pense : ce sergent ressemble beaucoup à un tuteur qui nous encadrerait lors d'un de nos projets, l'année dernière, en école d'ingénieurs. Comme ce dernier se montrait d'une exigence démesurée, nous avons essayé une réponse paradoxale : aller volontairement bien au-delà de ce qui était requis. Cela avait assez bien marché. Rapidement débordé, il avait beaucoup allégé sa pression. Est-ce que cela pourrait marcher ici aussi ?

— Eh, les gars, on a un truc à vous proposer...

Nous leur expliquons ce que nous voudrions tenter, à savoir, « trop » obéir à ce sergent qui a sans doute l'habitude d'obtenir moins que demandé. Que se passera-t-il si nous en faisons bien plus ?

— Qu'est-ce que vous en dites ? termine Jean-Marc. Ça ne donnera peut-être rien, mais il n'y a pas grand risque puisque nous ne ferons qu'exécuter ses ordres ?

La plupart de nos petits camarades manifestent leur accord, certains même avec enthousiasme, notamment Froissart dont le visage s'éclaire d'un fugitif demi-sourire, qui contraste avec l'impression qu'il donne d'avoir en permanence le poil hérissé.

— Alors c'est parti ! souffle mon pote.

Dès cet instant, la propreté des douches devient une mission sacrée à laquelle nous nous consacrons tous. D'un commun élan nous frottons, brossons, astiquons et fourbissons à qui mieux mieux.

Et que je te gratte les dépôts calcaires à la lame de rasoir, et que je te décape les traces de savon et de crasse à la poudre à récurer !

Comment ça ? Il n'y en a pas ? Bon, tant pis, continuons à la lame de rasoir.

Et que je te récure les surfaces au tampon Jex.

Ah, il n'y en a pas non plus... Mais qu'est-ce qu'on a, ici, à part des lames de rasoir ?

Rien d'autre ? Il n'y a que ça pour tout nettoyer ?

Bon, pas grave, il suffit de le savoir : les tranchants acérés entament la saleté, pas notre ardeur. Nous nous activons tant qu'en moins de deux heures, les douches sont impeccables. Il faut que le sous-off voie le résultat, ça va lui faire plaisir. Et nous, lui faire plaisir, c'est tout ce qu'on demande... Nous courrons le prévenir :

— Sergent, sergent ! On a fini. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Nickel les douches ? demande-t-il l'air soupçonneux.

— Nickel, sergent, nickel !

— Mmm... On va voir ça...

Il s'avance vers le lieu de notre exploit, à grandes enjambées nonchalantes et les pouces dans le ceinturon, comme aime à le faire la gent militaire, semble-t-il, dans le but louable de n'avoir ni les bras ballants ni les mains dans les poches.

— Mouais... grogne-t-il, alors qu'il examine la première douche.

Quand il passe dans la cabine suivante, une sombre expression s'est peinte sur son visage. Il en ressort avec un air encore plus fermé que lorsqu'il y est entré.

Que se passe-t-il ? Nos douches ne lui plaisent pas ?

Il jette un coup d'œil dans les trois suivantes et affiche une moue de plus en plus désapprobatrice.

— Elles sont nickel nos douches, hein sergent ?

— Mouais, ça peut aller, lâche-t-il à contrecœur. Allez, rassemblement de toute la section dans la cour intérieure, pour la balayer !

Faire de la cour intérieure un espace tout propre au centre de la caserne ? Quelle bonne idée ! Merci sergent : voilà notre nouvelle mission sacrée !

À l'instar des sauterelles sur les infortunés pays africains, notre nuée de bidasses fond sur la moindre feuille morte, l'infime morceau de papier, l'insignifiant détrit. La cour est grande, certes, il suffit de l'avoir traversée en portant son barda pour le savoir, mais l'enthousiaste s'en moque, le zélateur l'ignore. Il grignote sans répit chaque parcelle de terrain, astique chaque pavé, traque le moindre débris, chasse la plus petite poussière. Tant et si bien qu'en un rien de temps retentit à nouveau notre avide requête :

— Sergent, on a fini ! Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

L'acérbe sous-off se dirige vers le centre de la cour, le pas pesant, l'œil torve et le béret au ras des sourcils. Il a l'air encore plus contrarié que tout à l'heure. Peut-être ne trouve-t-il pas notre cour assez propre ? De son regard mauvais, il prend d'abord possession de l'étendue, puis se focalise sur quelques points délicats dont la conformation particulière pourrait favoriser la rétention de quelque feuille morte ou d'autres petits déchets : plaques de visite, bouches d'égout grillagées, gaines et bornes diverses. Nous avons donc bien fait de les repérer avec soin et d'y attarder nos efforts plus encore que partout ailleurs. Le résultat est là : pas la moindre critique à faire. Qui c'est qui va être content ? C'est le sergent.

— Elle est belle la cour, hein, sergent ?

Il ne répond pas. Il a maintenant la tête de quelqu'un à qui on a dit une vraie méchanceté et cherche ce qu'il pourrait répliquer de plus dur, de plus agressif. En attendant qu'il trouve, nous sourions benoîtement, heureux du travail accompli.

Et voici qu'il lâche enfin un commentaire :

— Crasseux.

Quelle n'est pas notre surprise ! Crasseuse notre belle cour immaculée ? Nous ne pouvons retenir notre vif étonnement :

— Vous trouvez qu'elle n'est pas nickel, sergent ?

— Pas la cour, bande d'abrutis, vous ! Vous êtes crasseux. Jamais vu des treillis aussi dégoûtants ! Rangers crottés et pantalons mouillés ! Chemises au vent ! Cravates de travers et bérets n'importe comment ! Regardez-vous : de vrais épouvantails. Allez, hop ! Vous avez une heure pour être présentables. Je veux vous voir au rapport dans la cour dans soixante minutes exactement.

Exécution !

Nous nous regardons les uns les autres et l'évidence nous saute aux yeux : il a raison. Nous sommes sales et une bonne douche nous fera le plus grand bien. Quel plaisir ce sera, d'ailleurs, que d'utiliser ces installations sanitaires étincelantes de propreté que nous avons nous-mêmes nettoyées. Ah, quel merveilleux sergent nous avons là ! Quel meilleur moyen aurait-il pu trouver, pour nous récompenser, que de nous faire aussi rapidement profiter du résultat de nos efforts. Pour un peu nous l'embrasserions. Mais bon, trêve d'attendrissement les gars, au savon !

Sitôt dit, sitôt fait : pendant qu'une partie d'entre nous se douche, les autres attaquent les rangs qui sont les plus longs à nettoyer : il faut les laver au jet, puis les essuyer avec vigueur pour les sécher avant de les cirer. Pour gagner du temps, nous faisons ça à la chaîne, comme Ford le préconisait. Ah, voilà les copains qui reviennent : ils vont passer la couche de cirage pendant que nous nous décrasserons. Ensuite les uns s'habilleront de propre, pendant que les autres feront briller les grolles à coups de brosse énergiques, puis nous intervertirons les rôles.

Notre méthode est efficace : en moins de trois quarts d'heure nous sommes de nouveau dans la cour, au garde à vous sur un seul rang. Le sergent, qui n'est pas encore là, nous a vus, ou on l'a prévenu. Le voilà qui sort du foyer du soldat et s'avance vers nous de cette démarche indolente qui est la sienne, à mi-chemin entre celles de Gaston Lagaffe et de Georges Moustaki. Sa physionomie s'est-elle un peu éclaircie entre-temps ?

Non, son air grognon ne l'a pas quitté. Il nous regarde comme s'il se retenait de nous gifler. Nonobstant cette constatation, notre chef de section annonce avec fierté :

— Regardez, sergent : on a même ciré les semelles.

D'un seul élan, nous levons tous la jambe droite comme les girls d'une improbable troupe de French Cancan, pour lui permettre d'admirer le soin avec lequel nous nous sommes bichonnés dans les moindres détails.

Pendant un long moment, il semble frappé d'aphasie et incapable de produire un son articulé. Puis, retrouvant peu à peu le contrôle de son organe phonatoire, il se met à grommeler. Ce n'est pas très clair : à peine nous semble-t-il distinguer quelque chose qui ressemble à :

— An-de-hasse-houille, hetchier, an-dan-èr-deur.

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Bah, peu importe, puisque, après avoir fait deux fois le tour de notre rang à la recherche de quelque irrégularité

vestimentaire, c'est de façon beaucoup plus distincte – quoique d'un ton très las – qu'il nous donne un dernier ordre :

— Allez au foyer et mettez-vous à la disposition du capitaine Masclet. Rompez.

Dans ledit local, nous tombons sur le gradé en question. Bien qu'il ait l'air sympa, nous nous mettons au garde-à-vous, car il vaut mieux en faire trop que pas assez.

— Repos les gars, lance-t-il. Alors, il paraît que vous en avez mis un coup ? Faudra que vous veniez faire ça ici, un de ces quatre, ça ne serait pas inutile. Pour l'instant, récupérez un peu et tapez-vous un Coca. D'ici une petite heure, retour à la chambrée et basta, ça suffira comme ça.

Un peu plus tard, les deux anciens affectés au foyer profitent de ce que leur responsable s'absente pour nous livrer leurs commentaires.

— Alors là, bien joué, les gars ! Vous savez que vous avez presque fait craquer le sergent ? Il était désespéré ! Il a dit que vous étiez une bande de barjots et que vous aimiez travailler. Le capitaine lui a expliqué que oui, ça pouvait arriver avec les gus incorporés en août et en octobre, qui étaient parfois des zozos qu'on ne savait pas par quel bout prendre. Ceci dit, méfiez-vous quand même : s'il vous prend dans le nez, vous allez le sentir passer...

Bon : il serait exagéré de dire que nous envisageons l'avenir avec optimisme lorsque nous regagnons notre chambrée. Nous n'avons aucune idée de ce que nous réservent les jours à venir, mais cette première séquence, avec ce sergent adorateur du dieu Nickel, nous laisse quelque espoir.

Reste qu'un truc me chiffonne un peu : quand nous étions dans la cour centrale, j'ai vu passer un type que je crois avoir reconnu. J'espère me tromper, mais si c'est bien lui, il s'appelle Vigram ou quelque chose comme ça, et il a un vieux compte à régler avec Jean-Marc.

Il faut que je prévienne mon pote.